

Déjà le Régent s'éloignait quand Ratiboule lui dit :

— Pardon, monseigneur, Votre Altesse m'ordonne de chercher à découvrir les restes de M. de Fulda ; oserai-je lui rappeler la situation fautive dans laquelle je me trouve vis-à-vis de M. le lieutenant général de police ?

— C'est vrai : soyez tranquille, je lui parlerai de vous.

— M. le lieutenant général sera donc obligé de me protéger, malgré son intérêt et son désir de me poursuivre.

Le Régent sourit.

— Eh bien, reprit-il, puisque vous craignez de contrarier le lieutenant de police, j'y vous prends sous ma sauvegarde et vous attache à ma maison. Passez, vers quatre heures, dans mes bureaux du Palais Royal et l'on vous remettra un brevet de quatrième médecin de mes écuries. Vous serez ainsi placé sous ma protection directe.

Sur ces paroles, le Régent s'éloigna.

III

CHEZ D'ARGENSON

A la même heure, le lieutenant général de police, assisté de son secrétaire particulier Imbert, dépouillait sa correspondance.

Une des lettres qui attira tout d'abord son attention fut un large pli carré portant le cachet du Régent. Il l'ouvrit et lut :

« Monsieur le lieutenant général de police,

« Je vous prie de vous rendre aujourd'hui, entre quatre et cinq heures, au Palais-Royal où j'aurai à m'entretenir avec vous, avant le Conseil, concernant les affaires du royaume. »

Les termes laconiques de cet ordre avaient déjà frappé l'esprit de M. d'Argenson, lorsqu'on vint lui dire qu'un chevalier de Lerme demandait instamment à lui parler.

— Ah ! très bien, fit-il, comme s'il y avait quelque coïncidence entre la lettre du Régent et l'arrivée de cet homme ; cela tombe à merveille.

Il se leva et dit à son secrétaire :

— Dépouillez seul le courrier, j'ai affaire.

Puis, à l'huissier, qui venait d'annoncer le chevalier :

— Faites attendre dans le petit cabinet.

La désignation de cette pièce annonçait une affaire de police secrète.

M. d'Argenson se munit de divers papiers, triés avec soin dans un de ses vastes portefeuilles, et rejoignit le sieur de Lerme. Celui-ci était une de ses mouches qu'il avait fait entrer inconnu au service de madame d'Argenson. Il venait lui rendre compte de la soirée à laquelle, grâce à un système d'espionnage, il était parvenu à assister. C'était un homme habile et qui avait fait faire de grands progrès à l'art d'écouter aux portes.

— Eh bien ! Quoi de nouveau ! fit M. d'Argenson au chevalier.

— Beaucoup de choses importantes, monsieur le comte ; nous avons ce hier une soirée où il n'a été question que de vous.

— Et naturellement les éloges n'ont point tari ?

— Vous deviez y compter. Son Altesse m'a paru tout d'abord fort animée contre vous et je crois que cette animosité avait pris commencement au conseil tenu au Palais-Royal.

— Oui, je sais. Law y était.

— Que M. le comte excuse ce que peut avoir de désagréable pour lui sa fidélité d'écho, mais tout le monde se plaint de l'insuffisance de la police.

— Bagatelle. Après ? Tu as quelque chose de plus neuf à me dire.

— Oui, monsieur le comte.

— Dis-moi le plus gros, je te fais grâce des détails.

Alors le chevalier raconta au lieutenant général de police ce que nous connaissons déjà et finit en disant :

— Lorsque l'image de la jeune fille se fut entièrement produite, on vit apparaître derrière elle et se pencher vers elle d'un air menaçant un second fantôme et M. de Brancas s'écria : « C'est d'Argenson !... » En effet, c'était votre propre image. Ce fut là vraiment l'événement de la soirée. Plusieurs personnes émettent l'opinion que vous teniez cette demoiselle séquestrée ; que la vie des Fulda était un mystère qu'il fallait éclaircir.

— Allons ! fit le lieutenant de police, il se forme une nouvelle ligue contre moi au Palais-Royal, et le Régent n'est pas trop disposé à y entrer ; Law le pousse. Je vais payer les premiers coups. Toi, mon cher chevalier, tâche donc de connaître à fond ce coquin de charlatan.

— Monsieur le comte, sa physionomie ne m'est pas inconnue.

— Parbleu !...

— Mais, je me proposais déjà de faire sa connaissance et de me lier avec lui. Ce doit être un individu très dangereux.

— Renseigne-moi sur lui au plus vite. Puis, d'un air bienveillant qu'il savait prendre au besoin :

— C'est bien, chevalier, dit le lieutenant général, je suis content de toi. A bientôt.

Et il retourna près de son secrétaire.

— Monsieur Imbert, dit-il, écrivez à monseigneur le Régent. Imbert s'appêta et son maître lui dicta la lettre suivante :

« Monseigneur,

« Je supplie Votre Altesse Royale d'agréer mes très-vifs regrets de ne pouvoir me rendre près d'elle ainsi que j'en ai reçu l'ordre. Une grave indisposition m'interdit tout travail et m'oblige pour aujourd'hui et demain à garder la chambre.

« Daignez, monseigneur, etc... »

Après avoir apposé son cachet sur cette lettre qui lui donnait le temps de se retourner, d'Argenson sortit du Châtelet et se fit conduire au Marais, où il avait confié Emmeline à une de ses parentes.

Il voyait un danger dans cette situation. La réputation de son libertinage était encore mieux assise que celle de son habileté de magistrat. On l'aurait cru capable de suborner une orpheline, et il l'était en effet. Il devait donc se prémunir contre les soupçons,

— Mademoiselle, dit-il à la jeune fille, le monde est si méchant qu'il se plaît à dénaturer les actions les plus simples et à calomnier les intentions les plus pures. Il m'a été rapporté ce matin que l'on commence dans un certain monde à s'inquiéter de savoir si vous êtes morte ou vivante. Mais on ne nous porte jamais d'intérêt, auquel on ne mêle quelque malignité, et les personnes instruites de votre existence prétendent que l'hospitalité si loyale que vous avez reçue, n'est qu'un piège tendu à votre innocence et à votre vertu.

— Est-il possible ! se récria la jeune fille confuse.

— Ces propos, mademoiselle, ont été tenus hier, dans un salon, où se trouvait le Régent. Votre honneur n'en est-il qu'indirectement atteint, mais ma considération d'homme et de magistrat peut être compromise.

— C'est affreux ! fit Emmeline. Combien je regrette, monsieur le comte, d'être la cause involontaire du mal que l'on dit de vous.

— N'en prenez aucun chagrin, ma chère enfant, repartit d'Argenson, ces calomnies tomberont d'elles-mêmes. Cependant il ne faut point braver les méchantes langues, il est plus sage de s'en garantir et au risque de vous contrarier, ce qui m'est pénible.